

## PORTRAIT

par Emmanuel Guimard  
Correspondant à Nantes

# Bruno Bouygues, industriel et conquérant

Disponible, Bruno Bouygues se prête de bonne grâce, ce vendredi soir, à l'exercice biographique, à l'heure où il quitte habituellement la Mayenne pour rejoindre sa famille à Paris. Cet industriel de 47 ans conduit l'essor de Gys, l'une de ces ETI françaises existant au plan mondial dans le domaine des machines pour l'automobile, notamment face aux allemands, dont c'est le point fort. L'entreprise, qui a su gagner des parts de marché pendant la crise, mène tambour battant, sur son fief de Laval, un nouveau projet d'investissement, lauréat du plan France Relance. Qui plus est, Gys, ayant fait le pari de la reprise, a acheté pour huit mois de stocks dès le mois de février.

Si Gys est peu connu du grand public, le patronyme de son PDG parle au plus grand nombre. Car Bruno Bouygues est le petit-fils de Francis Bouygues, fondateur du groupe éponyme. Son père, Nicolas a repris, en 1997, Gys, qui n'était alors qu'une PME. Bruno, son cadet, le rejoint en 2004 contribuant à donner à l'entreprise, désormais forte de 800 salariés, sa stature internationale et son aura technologique. « *Je suis le produit d'une éducation française et internationale* », raconte ce quadragénaire pudique, d'une courtoisie hors du temps. Il évoque la culture d'entrepreneur de la branche paternelle et l'héritage paneuropéen de sa mère « *d'une grande éducation* ».

### La famille, l'alpha et l'omega

Issu d'une lignée de centraliens, Bruno Bouygues embrasse lui-même, « *un peu par atavisme* », des études d'ingénieur à l'ESTP, prolongées en 2002 par un master of sciences au Massachusetts Institute of Technology (MIT). Merrill Lynch propose alors au jeune scientifique un premier poste dans les fusions-acquisitions, à Londres. Il enchaîne, dans ce métier à New York, pour la Société Générale. Mais après trois ans de cette vie de chiffres, il éprouve le besoin de regagner les bancs de l'université. Direction l'Insead, sur le campus de Singapour. « *Une année fabuleuse de découverte* », se souvient-il. Celle de l'Asie, dont il rêvait, mais aussi « *d'un collectif, d'un par-*



Hamilton/RÉA

*tage d'expérience qui me nourrit* », note celui qui apprécie plus que tout « *la convivialité d'une table ouverte.* »

Son MBA en poche, il opte pour le conseil, chez Oliver Wyman. Le cabinet l'envoie au quatre coins du monde sur des missions d'analyse du risque bancaire sur fond de règlements de Bâle. Mais l'envie d'un retour à l'industrie, au sein de l'entreprise familiale, l'emporte bientôt. Un virage qu'il perçoit comme « *une très grande chance, une marque de confiance considérable* » de la part de son père. La famille, poursuit-il, « *c'est l'alpha et l'omega, ma colonne vertébrale, on rame et on avance tous ensemble* ». Enthousiaste, sincère, il célèbre ce collectif, la figure paternelle, ses trois sœurs et « *la source d'inspiration* » qu'est son épouse Helen Lee-Bouygues, américaine, d'origine coréenne, diplômée de Princeton, d'Harvard et consultante en retournement d'entreprise.

En dix-sept ans, Bruno Bouygues a planté le drapeau de Gys en Allemagne, au Royaume-Uni, en Chine. Ce cérébral, éternel étudiant, s'immerge, de temps à autres, dans de studieux congés, sur les Big Data à Stanford ou, à Amsterdam, sur les réseaux bayésiens « *à la base de toutes les révolutions actuelles.* » L'amateur de chiffres prend même des leçons d'échecs en ligne avec un maître ukrainien. Et cultive un optimisme à contre-courant de son époque. « *Il faut véhiculer des ondes positives, cela rend les gens plus calmes* », estime le patron qui s'émerveille de voir comment l'industrie française a su, en un an, reconstituer sa production de masques chirurgicaux.

Globe-trotteur, ce père d'une fillette de dix ans proclame aussi une foi revigorante dans l'Europe « *où le développement technologique est exceptionnel* ». Et voit le Vieux Continent resurgir comme « *la grande puissance mondiale dans les générations à venir* ». Ses figures tutélaires ? « *Les industriels en général* ». Et, pour n'en citer qu'un, il nomme Elon Musk, Tesla étant justement l'un des clients de Gys. ■